

B. SMALLEY, *The Study of the Bible in the Middle Ages*. Pp. XXII-406. Oxford, B. Blackwell. Pr. 37 s. 6 d.

La Bible était au Moyen-Age, le livre le plus étudié. L'étude de la Bible constituait par conséquent, à cette époque, l'objet principal, sinon unique, des études strictement ecclésiastiques. On le savait depuis longtemps. Mais l'histoire de cette étude de la Bible restait à faire, et cette histoire était sans aucun doute extrêmement intéressante et fructueuse non seulement pour nous faire mieux apprendre l'histoire des écoles et de l'enseignement ecclésiastique à cette époque, mais surtout pour nous faire mieux connaître l'exégèse traditionnelle de l'Eglise à la même époque. Or, il apparaît de plus en plus que ces siècles possédaient des exégètes vraiment éminents.

Parmi les pionniers de l'histoire de l'exégèse au Moyen Age, Miss Smalley occupe sans aucun doute une place de tout premier rang. Le livre, que nous avons sous les yeux, nous en apporte une nouvelle preuve.

Dans ce livre, elle décrit, preuves et documents à l'appui, l'organisation, les méthodes de travail et les résultats des études bibliques des régions du Nord-Ouest de l'Europe, depuis la renaissance carolingienne jusque vers 1300. Une première édition de ce beau travail fut éditée en 1940 et rencontra un beau succès, bien mérité. Une seconde édition, vraiment revue et augmentée, voit maintenant le jour.

Ce n'est pourtant pas une histoire complète des études bibliques à cette époque que l'Auteur a en vue. Elle limite son exposé aux Ordres religieux et écoles (les Universités sont exclues). L'auteur sait, en effet, trop bien qu'un exposé complet vraiment scientifique des questions envisagées est pour le moment prématuré. De cette façon, en limitant le sujet de ce livre, ce travail est devenu un livre qui doit être signalé comme tout à fait remarquable.

Un premier chapitre considère l'exégèse des Pères ; ceux-ci semblent chercher avant tout un sens spirituel à tous les textes bibliques. Resterait à voir ce qu'ils entendent par ce sens spirituel ; et, sous ce rapport Miss Smalley présente des remarques très judicieuses.

L'école des Victorins occupe la partie principale du livre, me semble-t-il. Cette école le mérite pleinement. Les principes de Hugues de Saint-Victor, quant au sens qu'on doit donner en premier lieu aux saints textes sont exposés avec le plus grand soin ; on sait que Hugues recherchait au premier plan le sens littéral, et seulement après, les sens spirituels et anagogiques. André de Saint-Victor estime particulièrement les textes originaux et les langues originales bibliques, et s'attache à montrer la place que les textes bibliques doivent avoir dans la vie journalière du croyant. « Il en est effectivement peu qui réunissent comme lui la clarté et la pré-

cision, qui s'écartent plus rarement de leur objet, et sachent placer plus à propos l'érudition » (185). Un autre Victorin, Richard, semble plutôt incliner vers le sens spirituel. L'œuvre de Herbert de Bosham, disciple d'André, et hébraisant célèbre, est étudiée ensuite soigneusement.

Les chapitres suivants sont consacrés aux maîtres en « Sacra Pagina » et aux théologiens et exégètes des Ordres mendiants. Leurs exposés et méthodes de travail sont décrits d'après les sources. Chez eux, la recherche d'exposés systématiques s'accroît fortement et des excursus, dont la matière est empruntée de préférence aux philosophes anciens, en particulier à Aristote, apparaissent nombreux. Par contre, des tendances plus mystiques s'y opposent. En même temps, des efforts sérieux sont faits pour se procurer un texte latin plus sûr de la Bible ; de là, les multiples « correctoria » de cette époque.

Une conclusion finale résume très bien les résultats de l'examen des tendances diverses analysées ; encore une fois, les mérites d'André de Saint-Victor sont soulignées. Plusieurs extraits, contenant des exposés anciens de péricopes bibliques, sont publiés à la fin. Une Table bien faite rend la consultation du livre fort aisée.

Signalons, avant de finir, ce que nous trouvons dans ce livre si bien informé, sur quelques Prémontrés du XII^e siècle.

Adam Scot composa un traité : « De tripartito Tabernaculo » : il y recherche avant tout, sinon uniquement, un exposé spirituel. Il s'est inspiré, sans aucun doute, d'André de Saint-Victor, et, mais à un degré bien moindre, de Saint Augustin et de Saint Bède. Une question reste ouverte : Comment l'œuvre d'André de Saint-Victor a-t-elle pu pénétrer si promptement à Dryburgh, en Angleterre, où Adam Scot était prélat ? (p. 180 s.).

A la page 79, n. 2, est signalée le commentaire « Unum ex quatuor » de Zacharie de Besançon, œuvre écrite après 1150-1152.

Philippe de Harvengt est signalé par une de ses lettres dans laquelle il écrit qu'il fut élève d'Anselme de Laon, « a magistro Asello didici ». Ailleurs Philippe nous dit comment il conçoit la « lectio divina » (pp. 74, n. 2 ; 243, n. 5).

A la page 286, Miss Smalley parle de Gilbert de Nogent, et de ses *Tropologiae*, et fait remarquer que Gilbert a dédié cette œuvre à S. Norbert, parce que notre fondateur, était expert en « psychologie religieuse ». Il écrit en effet : « Non absurde, inquam, praesens opusculum tuis disquisitionibus applicuisse decreverim ; praesertim cum indubitanter agnoverim neminem super interioris hominis statu in cunctis nobis contiguis regionibus maiorem discretionis obtinuisse vim ». (Miss Smalley avait traité déjà de Gilbert de Nogent dans l'article : *Willam of Middleton and Guibert of Nogent: Rech. de Théol. ancienne et méd.*, XVI (1949) 281-291).

J. B. VALVEKENS, O. Praem.